

## Souvenirs à part

### Sol Acín Monrás

Fille de Ramón et Conchita Acín, philologue, traducteur et poète qui a publié un seul recueil de poèmes, en 1979, mais édité par un éditeur espagnol très prestigieux "Ámbito Literario". "Un seul livre n'est pas beaucoup de travail, c'est vrai, mais il peut être un toute l'œuvre", selon les mots de l'écrivain et journaliste culturel Mercè Ibarz.



Famille Acín. De gauche à droite : Sol, Ramón, Katia et Conchita

Quand j'étais enfant et que j'habitais chez mes parents, j'ai un jour ressenti le besoin d'écrire un texte, intitulé « *Mi casa* » (ma maison). Mon père nota rapidement une phrase (qui m'était illisible) en marge du cahier, puis le passa à ma mère.

Ce fragile souvenir peut résumer notre enfance.

Ma maison réunissait tout ce qu'un enfant imaginaire pouvait souhaiter, et elle était en plus constamment animée, étayée et protégée par deux personnes adultes, distantes et proches, suffisamment pour que l'instinct de liberté naisse en nous. Les stimulus et l'activité étaient constants et spontanés, et nous étions offerts de sorte à ce que la réponse soit appropriée.

Et c'est effectivement ce qui se passait.

On entrait dans ma maison par un « passage », ou entrée, après avoir fait sonner la cloche, plus grande et au son plus grave que celles que l'on utilise à la messe. Normalement plongé dans l'obscurité, de ce passage je garde en mémoire une belle armoire en bois précieux, avec de grandes portes qui, ouvertes, laissaient entrevoir le mur ; un grand coffre sur lequel brillait le cuivre d'un quinquet, et un énorme tableau de barques, de trains et de personnages commençant à s'agiter, dans l'activité frénétique d'un port plus ou moins italien. Ou le regard d'une vierge, mystérieusement dirigé vers l'interlocuteur, de face comme de côté. Pendant longtemps, et je devais être à l'époque toute petite, la tête de Lénine est restée imprimée sur une étoffe



délicate, dans mon souvenir rougeâtre, présidant la porte d'entrée. De là, on pouvait accéder à la salle à manger, avec un grand balcon à midi, des « moricos » ou chenets haut-aragonais galo-paient dans les hauteurs, des chaises à dossier droit, une table ronde en noyer, et suffisamment d'espace pour organiser par terre de féroces batailles avec des boules de papier et les soldats de plomb de l'enfance de mon père.

Par un côté ou par l'autre, on atteignait le salon élisabéthain aux drapés rouges, témoignant en partie d'une lointaine fortune familiale, mais aussi le refuge d'un oiseau musical dans une cage dorée, des instruments de musique, de petites tables philippines et le piano de ma mère.

Sur la gauche, on accédait à la « pièce des taureaux », dont les tableaux représentaient la tauromachie à l'époque de Goya et qui s'ouvrait sur une première alcôve avec une petite penderie : de mystérieux coins et recoins pour nos jeux.

Enfin, s'étendant sur toute la largeur de la maison, le bureau : l'autel baroque à gauche servant de bibliothèque, plusieurs planches à dessin remplies pour la plupart de livres et de papiers, des chevalets, des châssis à ciseaux pour les dossiers, et au centre le point de rencontre : divans et fauteuils, et le poêle en fonte en hiver, devant l'immense bouche de la chambre de mes parents, au milieu de laquelle était suspendu un grand miroir sphérique.

Mais *mi casa*<sup>1</sup> ne s'arrêtait pas là. Les enfants ont besoin de grand air et d'horizons lointains, tout ce que nous apportait notre célèbre *Hortal*<sup>2</sup>, une esplanade rectangulaire où poussaient librement acacias et herbes, avec quelques rosiers et la cabane de mon père pour entreposer l'argile.

Parfois nous plantions des oignons pour les voir pousser, et d'un terrain voisin pendaient les branches d'un figuier.

On y arrivait par la calle del Aire, balayée par un vent glacial en hiver, et durant les après-midis d'été la musique d'Albéniz ou de Mozart jouée par ma mère nous parvenait par le balcon ouvert.

Toutes les aventures de Salgari ont traversé le jardin, mais notre enfance a surtout été marquée par l'existence du Fort Esperanza dont les sièges et les combats, quelle que soit la saison de l'année, sont devenus familièrement célèbres. Notre fort était solidement ancré, et il était magnifique de savourer parfois son obscurité et son silence.

Parmi le groupe d'enfants, il y en avait un qui formait un trio indissoluble avec ma sœur et moi. C'était le fils de Mariano Añoto, un ami de mon père décédé prématurément, et son témoignage vivant, aujourd'hui, m'aide à me souvenir de moments lumineux, comme celui de notre théâtre miniature, avec sa scène, ses rideaux, ses accessoires, ses éclairages et ses personnages en carton représentant *Le Marchand de Venise*, *Hamlet*, *La Mégère apprivoisée*, et dont les voix dramatiques sortaient de derrière les rideaux. Ou le montage de la crèche avec des figurines contemporaines en bois, qui se promenaient dans un village en fête et grimpaient dans le manège.

Et les lectures: contes de Ramón Gómez de la Serna avec des illustrations de Barradas, la collection Araluze, Jules Verne, ou les livres de mythologie, *Histoire d'une montagne*, d'Élisée Reclus,

---

<sup>1</sup> Maison

<sup>2</sup> Jardín



« À travers les mystérieuses jungles et les déserts du continent américain », ... pour les voir, les toucher, les feuilleter.

Ou les promenades :

*« Tu te souviendras de certains après-midis, le plus souvent en hiver, des après-midis froids où ton père s'était absenté de la maison. Votre mère nous disait : On va à la peupleraie ? Nous monterons aussi vers les Martyrs.*

*Quand nous commençons la promenade, le soleil, d'abord jaune hivernal, devenait peu à peu trouble et froid.*

*Le brouillard surgissait du cours de l'Isuela, nous enveloppant de sa vapeur glaciale, et bientôt nos haleines commençaient à se condenser fortement.*

*« Tu ne m'attraperas pas ! », disait-elle soudain, et une course rapide commençait. Souvent, pour l'attraper, il fallait l'enserrer. Elle était incroyablement rapide. Elle était jeune, en bonne santé et forte. »□*

